



Présence d'Henri de Bourbon en Vendômois : de la tradition à la réalité

JEAN-CLAUDE PASQUIER

Résumé : *si, selon le vieil adage : « On ne prête qu'aux riches », en histoire, on n'attribue volontiers certaines intentions, voire certaines actions (pas forcément réalisées), qu'aux grands personnages et Henri de Bourbon, prince de Viane, à sa naissance (1553), prince de Béarn, en 1555, à la mort de son grand-père Henri d'Albret, duc de Vendôme, en 1562, à la mort de son père, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, à la mort de Jeanne d'Albret, sa mère (1572), et enfin, roi de France, en 1589, à l'assassinat d'Henri III, est bien l'un de ces grands personnages à qui on prête tant.*

Mots-clés : *Jeanne d'Albret, Antoine de Bourbon, Henri de Bourbon, Henri de Navarre, Henri IV, château de Vendôme, Picardie, Vendômois, collégiale Saint-Georges, Montoire, Trôo, Meslay, La Béguinière, Varennes (Naveil), Poirier (Saint-Ouen).*

Dans le cadre de l'année 2010, concernant plus spécialement le quatrième centenaire de la mort d'Henri IV, il était peut-être bon, en effet, de s'intéresser à ce grand roi de France, d'autant plus qu'il était, de par la branche cadette paternelle des Bourbon-Vendôme, avant tout, pour nous Vendômois, duc de Vendôme, donc très

proche, par certains côtés, de notre propre histoire. En effet, concernés au premier chef par cet illustre personnage, nos auteurs locaux, depuis le XIX^e siècle, n'ont cessé de nous en donner une image aussi complète que possible, n'hésitant pas, parfois, à confondre une certaine tradition avec une réalité, il est vrai, pas toujours aisée à discerner.

C'est ainsi que sa présence en Vendômois a très souvent été extrapolée, confondue ou mal interprétée, puis plus ou moins confirmée, parfois à tort, alors que les archives elles-mêmes ou les plus prestigieux historiens n'en faisaient cas.

Au risque de contredire, voire de combattre un certain nombre d'idées reçues, maintes fois compilées sans même retourner aux sources lorsqu'elles existent, essayons de rétablir au plus près la vérité quant à ses différents passages en son duché. Né au château de Pau le 13 décembre 1553, Henri de Bourbon fut élevé en Béarn pendant les toutes premières années de sa vie. Jeanne d'Albret, sa mère, séjournant d'abord à Pau, confia le jeune Henri à Suzanne de Bourbon, baronne de Miossens, à Coarraze. Il y passera la majeure partie de son temps, de 1554 à 1560.

De son côté, Antoine, son père, revenu, depuis la Picardie dont il était gouverneur, rejoindre son épouse, s'avisant bientôt qu'il était de son devoir de présenter Henri à la Cour de France. « Pour un prince héritier, écrit Jean-Pierre Babelon, la carrière politique commence



Jeanne d'Albret (coll. BCPV).



Antoine de Bourbon (coll. BCPV).

au berceau et les obligations sérieuses se mêlent vite aux jeux de l'enfance.»

Ainsi donc, en novembre 1556, Antoine et Jeanne se mirent-ils en route. Leur arrivée à Limoges, le 20 décembre, fut particulièrement remarquée et les clés de la ville furent symboliquement présentées à Jeanne en tant que vicomtesse de Limoges.

1557

Après avoir séjourné à Limoges en cette fin décembre et sans doute tout le mois de janvier, ce n'est que le 4 février 1557 qu'ils arrivèrent à Vendôme. Le cortège s'arrêta ainsi au château, propriété paternelle des Bourbon-Vendôme. Le jeune Henri avait tout juste trois ans et deux mois. Ils n'y restèrent que quelques jours. Car le roi Henri II les attendait avec impatience, les voici le 12 février (1557) au Louvre. Sachant que le voyage Vendôme-Paris, le plus rapide, se faisait, en grand équipage, à l'époque, en quatre jours, on peut donc supposer qu'ils restèrent à Vendôme du 4 au 8 février. Mais si aucun document, localement, ne vient confirmer ce séjour, ce premier passage d'Henri de Bourbon en Vendômois est largement rapporté et prouvé par l'ensemble des grands historiens. Cela ne fait plus aucun doute.

Élevé maintenant à la Cour de France, depuis 1562, le jeune Henri allait accomplir, en compagnie du roi Charles IX, du futur Henri III et de Catherine de Médicis, durant 26 mois, un grand voyage à travers le royaume. Commencé le 13 mars 1564, à Fontainebleau, ce tour de France se terminera à Paris le 2 mai 1566.

Pendant ce long périple, Jeanne d'Albret, soucieuse de l'éducation de son fils, tentera à plusieurs reprises de le soustraire à l'influence de la reine mère.

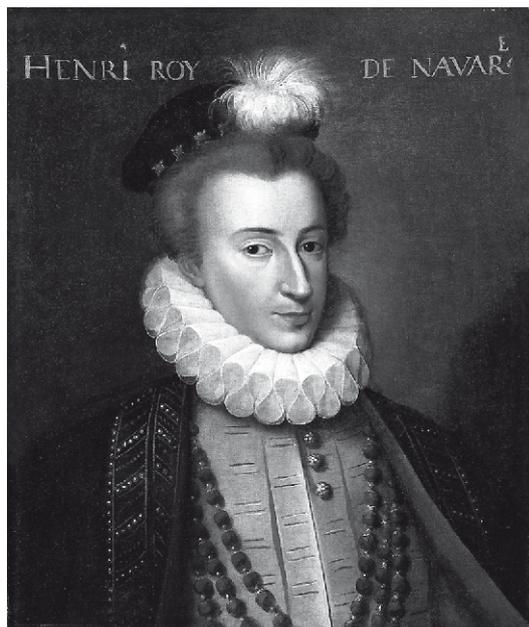
1566

Car, courant ou fin de l'année 1566, suite à ce tour de la France, Jeanne dont les rapports avec la Cour s'étaient encore dégradés, quoique malade, fit en effet tout son possible pour s'en éloigner elle-même et emmener le jeune Henri avec elle. Elle prétexta, auprès de Charles IX (1560-1574), de son désir de conduire son fils (alors âgé de 13 ans) en Picardie.

C'est ainsi qu'ils se rendirent aux châteaux de Ham (Somme) et de La Fère (Aisne), ses domaines paternels. Puis arrivés à Marle (Aisne), Jeanne sollicita une nouvelle autorisation pour se rendre cette fois en Anjou, dans le Maine et en Vendômois, comme à La Flèche, Beaumont-sur-Sarthe, Sainte-Suzanne... Et Vendôme, ses autres terres familiales. Mais de leur court séjour au château de Vendôme, là encore, si les textes locaux n'en disent mot, tous les auteurs sont unanimes pour reconnaître et aussi confirmer cette dernière visite.

1572

Plus aléatoire, est la présence d'Henri de Navarre (19 ans) aux obsèques de sa mère Jeanne d'Albret en la collégiale Saint-Georges du château à Vendôme, le 1^{er} ou 2 juillet 1572. Décédée le 9 juin précédent et malgré



Henri de Navarre vers 1575 (coll. RMN).

sa volonté d'être enterrée dans la cathédrale de Lescar (Pyrénées-Atlantiques) avec les rois de Navarre, le corps de Jeanne fut en effet ramené à Vendôme, au grand déplaisir, voire indignation des chanoines, pour être inhumé auprès de son mari, blessé mortellement au siège de Rouen dix ans plus tôt, en 1562 et lui-même enseveli dans la nécropole des Bourbon-Vendôme.

Si quelques grands historiens, spécialistes d'Henri IV, sont d'accord pour affirmer sa présence au château de Vendôme en ce tout début juillet (1572), d'autres, comme M. J.-P. Babelon réfutent catégoriquement les faits.

Voici ce qu'il écrit : «... Henri est à Verteuil-sur-Charente (Charente) lorsqu'il apprend, le 12 juin, la maladie de sa mère. Le lendemain, à Chaunay en Poitou (Vienne), un messenger vint annoncer la funeste nouvelle à Biron qui décide de dissimuler la mort jusque dans l'après-midi... Le chagrin a réveillé la fièvre qui avait quitté Henri depuis peu. Il retarde la poursuite de son voyage. Il renonce même à assister aux obsèques de sa mère pour lesquelles il doit emprunter 6000 livres afin de payer les cérémonies.»

À l'inverse, Yves Cazaux et Raymond Ritter et quelques autres confirment sa présence à Vendôme pour les obsèques. Selon R Ritter : «... On l'attendait à Tours que le 18 juin, mais il avait fait si bonne diligence que le 13 il était déjà à Chaunay en Poitou où le rencontra le courrier chargé de lui annoncer la mort de sa mère. Malgré son deuil et angoisse, il résolut de poursuivre son chemin mais fit une assez longue halte à Tours afin de se vêtir de noir... Avant la fin du mois (juin) il était à Vendôme où le 2 juillet il assista à l'inhumation du corps de Jeanne d'Albret dans le sépulcre des Bourbon sur lequel Jean de Secondat (son favori et gouverneur

de Nérac) brisa son bâton de maître d'hôtel. Ce pieux devoir accompli, Henri se remit en selle pour franchir rapidement les étapes qui le séparaient encore de Paris...»

Localement, bien que possédant encore les archives de Saint-Georges, du Bellay, mort en 1676, chanoine du dit chapitre, déplore grandement l'inhumation de Jeanne d'Albret dans sa propre collégiale, en tant que huguenote convaincue, mais ne dit mot ni sur la cérémonie ni sur une possible présence de son fils, le roi de Navarre, que certains auteurs disent même accompagné de sa soeur Catherine de Bourbon, dame du Béarn, future duchesse de Bar et qui sera inhumée en 1604, toujours au château de Vendôme, auprès de Jeanne et Antoine ses parents.

L'abbé Simon, autre chanoine de la collégiale Saint-Georges, de son côté, vers 1770 écrit : «la cérémonie de ses obsèques se fit sans aucun appareil de religion et les chanoines ne firent aucun service pour le repos de son âme parce qu'elle était morte dans la profession publique de la religion prétendue réformée.» Ce qui confirme tout à fait le mécontentement qu'éprouvèrent alors les chanoines.

Curieusement, si les avis des historiens concernant la présence d'Henri de Navarre, avec ou sans sa sœur, lors de l'inhumation de Jeanne d'Albret à Vendôme, restent partagés, bien que Raymond Ritter apportât quelques renseignements puisés aux archives des Pyrénées-Atlantiques (lorsqu'il écrit notamment) : «Jean de Secondat brisa son bâton de maître d'hôtel sur le sépulcre», nos deux chanoines de Saint-Georges, pourtant bien placés pour décrypter les archives encore en place (car détruites à la Révolution), n'y font aucune allusion.

1576

Toujours retenu à la Cour de France, le 3 février (1576), profitant d'une chasse en forêt de Senlis, Henri de Navarre (23 ans), en compagnie d'Agrippa d'Aubigné et de quelques-uns de ses gens, s'enfuit avec pour but de gagner la Guyenne. Le 5 février, Henri et ses fidèles traversèrent la Seine à Poissy, puis prirent la direction de Montfort l'Amaury pour rejoindre Châteauneuf-en-Thimerais, ville appartenant aux Bourbon-Vendôme. Par Senonches, Mortagne, ils parvinrent à Alençon où ils séjournèrent du 7 au 11 février. À Beaumont-sur-Sarthe, du 13 au 15, Henri se retrouva encore sur ses terres. Puis le voici à La Flèche, à Beaugé, Beaufort-en-Vallée et enfin le 25 février, ils arrivèrent à Saumur.

Durant les mois de mars et avril, depuis Saumur où nous les retrouvons par deux fois, ils rayonnèrent sur Bourgueil, Doué, Thouars, Oron et Loudun. En mai, nous perdons sa trace et c'est là précisément que l'histoire locale, vient, si l'on peut dire, à notre secours sans toutefois pouvoir affirmer que ce qui va suivre est l'exacte vérité.

En effet, si l'on se rapporte au journal du chanoine Garrault, de la collégiale Saint-Martin de Trôo, seule source en la matière, Henri de Navarre était alors, en ce mois de mai... à Montoire.

Voici ce qu'écrit d'ailleurs ce chanoine pour l'an 1576 : «... Es mois de mars, avril et may, je fus contraint d'abandonner mes biens et logis et toutes personnes étaient en fuite pour raison de grandes pilleries qui régnaient en la France. Le roi de Navarre était le dixième jour de may en son camp ; il était aux Augustins à Montoire... La paix fut publiée pendant qu'il était au dit lieu de Montoire qui fut le 24^e dudit mois à grande joie et soulagement du peuple... »

Concrètement, la paix dont parle notre chanoine fut en fait signée le 6 mai 1576, mais semble n'être connue et publiée à Montoire et à Trôo, effectivement, que le 24 du même mois. C'est la paix dite de Monsieur qui mettait fin à la cinquième guerre de religion (1574-1576) à l'avantage très net des Huguenots. Elle fut immédiatement suivie et renforcée par l'édit de Paris dit également de Beaulieu puisque signé le lendemain 7 mai à Beaulieu-les-Loches.

Si le contexte politique de l'époque, mis à part les dates exactes des traités, semble corroborer les écrits du chanoine Garrault, bien difficile toutefois, en l'absence de toutes références officielles, d'affirmer la présence d'Henri de Navarre en terres Vendômoises, en l'occurrence à Montoire et qui plus est... aux Augustins, d'autant plus que localement encore aujourd'hui, sa venue ne cesse d'être signalée en maints endroits, sans

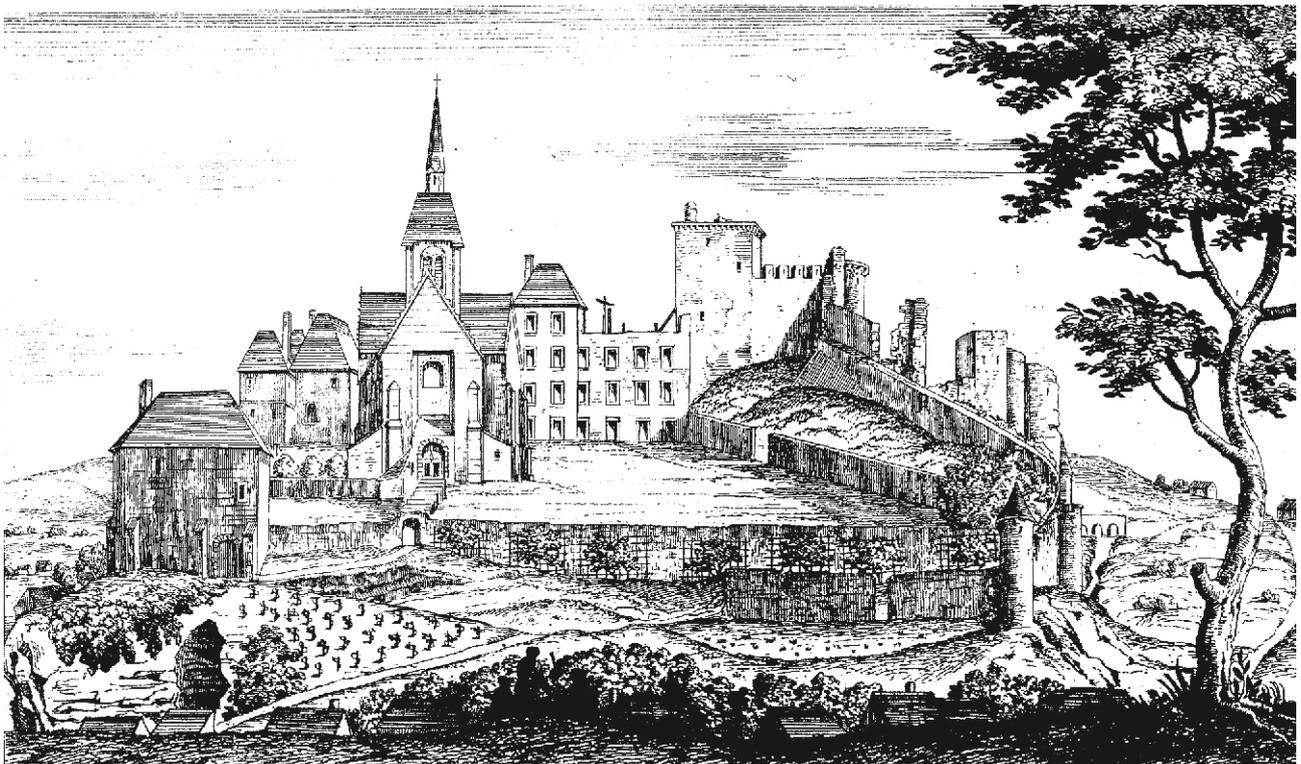
pourtant pouvoir toutefois en mentionner les dates exactes. Mais nous en reparlerons dans un instant.

Bien sûr, l'abbé Brisset, dans son histoire de Montoire n'oublie pas, à juste titre, d'exploiter cet épisode assez troublant, il est vrai, mais là encore impossible à confirmer en l'état actuel de nos connaissances.

1589

Henri de Bourbon (36 ans) est maintenant roi de France depuis le 2 août 1589, succédant, comme on le sait, à Henri III, assassiné la veille par le moine Jacques Clément. Après avoir échoué devant Paris, début novembre, Henri IV se lança à la conquête de son nouveau royaume, en se dirigeant vers la Loire à travers la Beauce. Ainsi, quittant Paris le 3 novembre, avec une partie de ses troupes, investit-il Étampes où il séjourna du 5 au 8, puis passa à Angerville le 9, occupa Janville les 10, 11 et 12 pour parvenir à Châteaudun le 13 au soir et qu'il occupa toute la journée du 14.

De là, des émissaires furent envoyés à Vendôme la Ligueuse pour la soumettre sans coups férir. Mais devant le refus du gouverneur Maillé de Bénéhart d'ouvrir la ville à son duc, celui-ci quitta Châteaudun le mercredi 15 novembre pour arriver à Vendôme le soir même. Le roi et son armée venant de Châteaudun par la rive droite du Loir investirent aussitôt la capitale de son duché par les faubourgs sud de la ville. En fin stratège qu'il était,



Le château de Vendôme.

Henri IV décida, de concert avec ses maréchaux de Biron et Châtillon, d'attaquer le château, côté plateau, là où manifestement l'enceinte présentait quelque faiblesse, plutôt que de prendre la ville alors très bien fortifiée surtout côté nord et nord-est. Car le château, sur la hauteur, une fois pris, la ville, en contrebas, tomberait d'elle-même. C'est ce qui arrivera d'ailleurs.

Le jeudi 16 novembre, le roi établit donc son quartier général au château de Meslay, celui précédant l'actuelle demeure construite seulement en 1740, tandis que ses troupes se préparaient au siège du château, côté sud. Et comme pour bien marquer son séjour à Meslay, au XIX^e siècle, les érudits n'hésitèrent pas à lui prêter, une fois encore, mais sans doute à tort, quelques bons mots et joyeuses réparties tirées d'une vieille tradition locale : « Ce jour-là, des échevins de la ville ayant été envoyés en députation au quartier général rencontrèrent, dans la cour du château de Meslay, un officier très simplement vêtu (parfois habillé en jardinier) auquel l'un d'eux demanda avec l'accent traînant du pays ou était le roi de Naverre ? C'était à Henri IV qu'ils s'adressaient. Ouvre donc la bouche, imbécile, répondit le roi irrité et dis Navarre. Vive Dieu ! Je vous ferai bien voir que je suis le roi de France. Les échevins, ajoute la tradition, furent tellement effrayés de cette brusque répartie qu'ils s'enfuirent jusqu'à Vendôme sans oser tourner la tête. » Les deux jours suivants, les vendredi 17 et samedi 18, le roi établit ses retranchements et mit en place les quelques lourdes pièces d'artillerie dont il disposait.

Le dimanche 19, après une dernière nuit passée à parfaire son dispositif, le roi attaqua le château en début de matinée. Cent vingt coups de canon furent nécessaires pour abattre en partie deux tours du front sud durant trois heures ; ses mercenaires, des Anglais, envoyés en premier, prirent la forteresse vers 11 h, puis envahirent la ville qui se rendit aussitôt, via la poterne du Pont-Neuf, une des trois portes fortifiées fermant la basse-cour. Des exactions furent inévitablement commises, allant suivant les historiographes de quelques heures jusqu'au lundi matin mais pas au point que M. de Pétigny a bien voulu nous le faire croire. Le gouverneur de la ville, Maillé de Bénéhart, fut décapité et le cordelier Chessé, fomenteur de la résistance, pendu avec sa propre cordelière. Le lundi 20, alors que le gros des troupes royales se dirigeait vers Montoire sous la conduite du maréchal de Biron, baron de son état, le roi resté sur place, à Meslay, permit aux habitants de la ville de regagner sans encombre leurs maisons. Le mardi 21, Henri IV partit accompagné d'une faible escorte directement pour Tours où il arriva vers minuit. Il y séjournera jusqu'au samedi 24 novembre pour rejoindre Château-du-Loir et son armée le 25 (novembre).

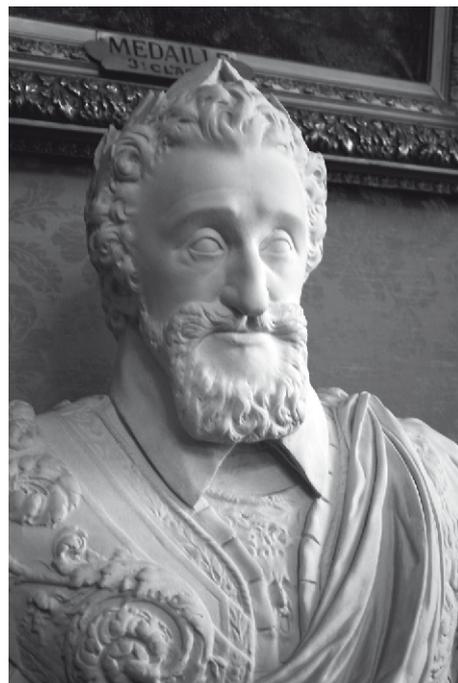
Après ce siège, plus jamais Henri IV ne reviendra dans son duché paternel.

Ainsi, Henri de Bourbon, contrairement à ce que la tradition ou la légende, sans cesse compilées, affirme, ne serait-il guère venu, pour le sûr, plus de trois fois en

Vendômois. Car en effet, si trois des passages : 1557 (âgé de 3 ans), se rendant à la cour de France pour y être présenté par ses parents – 1566 (13 ans), visitant ses domaines paternels en compagnie de sa mère – et 1589 (36 ans), le siège du château et la prise de la ville, sont confirmés par l'ensemble des historiens s'appuyant sur les archives et des historiographes d'alors (de Thou, Davila, Palma Cayet), ses deux autres venues en Vendômois : 1572, l'inhumation de Jeanne d'Albret et 1576, son séjour à Montoire, restent plus difficiles à cerner et à admettre sans réserve tellement les avis, pour 1572, sont ici partagés et pour 1576, l'unique source trop fragile. Pourtant, à en croire la tradition locale issue de certaines légendes habilement entretenues par nos érudits du XIX^e siècle, Henri IV aurait fréquenté, en Vendômois, d'autres lieux et séjourné également en plusieurs logis.

À titre d'exemples, je ne citerai que trois sites où le roi de France, Henri IV, en personne, pas moins, aurait été ainsi hébergé, toujours aux dires de l'incontournable tradition locale qui demeure toujours vivace :

- à la Béguinière : ancienne métairie avec villa dépendante du moine cellérier de l'abbaye de la Trinité qui était située sur l'actuelle commune de Naveil, au XVI^e siècle, proche le Bois-aux-Moines et aujourd'hui entièrement disparue. Selon Raoul de Saint-Venant « Henri IV y aurait logé quelques jours pendant le siège de Vendôme en 1589. » Hélas, l'auteur ne cite pas ses sources et surtout les historiographes officiels du roi, si précis par ailleurs, n'y font pas la moindre allusion, ne désignant que l'ancien château de Meslay



Henri IV (Prytanée de La Flèche).

comme quartier général durant tout le siège de Vendôme ;

- à Varennes : actuellement partagé entre les communes de Marcilly-en-Beauce, Naveil et Thoré-la-Rochette, ce village possédait, aux XVI^e et XVII^e siècles, le fief de la Tour. Toujours selon Saint-Venant : « Henri IV se serait logé dans le principal manoir (celui de la Tour) pendant le siège de Vendôme par ses troupes (19 novembre 1589). »

Ce manoir ayant été baillé en 1684 par les moines de la Couture du Mans aux seigneurs de Rochambeau, la Maréchale de Rochambeau, en souvenir de ce fait, aurait ainsi élevé à Varennes une petite construction rurale sur l'emplacement du vieux manoir dont il ne restait, semble-t-il, qu'un pignon au début du XIX^e siècle et inauguré le buste du bon roi.

Toujours à propos de Varennes, M. de Passac, dans son ouvrage relatant l'histoire de Vendôme et du Vendômois, publié en 1823, n'hésite pas à écrire, d'une façon bien légère : « Henri se montra dans le Vendômois lors de sa fuite de la cour de Henri III (donc en 1576) et se hâta de s'y faire payer de ses fermiers, ses finances n'étant pas alors en très bon état. Il se reposait dans une maison du village de Varennes, à une lieue de Vendôme, en attendant ses fonds et Rosny (Maximilien de Béthune, duc de Sully, son ministre, pas moins) à qui il avait donné rendez-vous dans cet endroit. Il n'était pas sans inquiétude car des partis de royalistes tenaient la campagne... » Sans citer aucunement ses sources, l'auteur rapporte, de toute évidence, un événement invérifiable qu'il n'hésite pas à prendre pour argent comptant et surtout à publier comme s'étant réellement passé.

Plus loin, il écrira : « Il est probable que Henri IV revint encore dans ce duché, puisque c'est dans la forêt de Vendôme qu'on place l'anecdote si connue du paysan qu'il fit monter en croupe derrière lui sans se faire reconnaître et qu'il conduisit ainsi au milieu de sa suite, pour satisfaire le désir qu'avait cet homme de voir le roi... ».

Maintes fois compilée, arrangée au besoin, cette anecdote diversement interprétée se serait passée, selon un autre auteur, du côté de Poiriers (lieu-dit dépendant actuellement de la commune de Saint-Ouen, Loir-et-Cher) : « ... Tandis que les seigneurs et les dames mettaient pied à terre, le roi, dans l'ardeur de sa course s'égarait dans le bois et rencontra en route un paysan du crû, curieux et bavard qui voyant un seigneur en quête de son chemin, profitait de la circonstance pour faire causette et conter son désir de voir le roi. De voir le roi ? Qu'à cela ne tienne, lui dit Henri IV, monte en croupe l'ami et mène moi jusqu'à Poiriers ; là, je te le montrerai ! Quelques instants plus tard, la troupe des courtisans voyait déboucher d'une allée l'étrange équi-

page du premier des rois et du dernier de ses sujets sur une même monture. Tous cependant se découvrirent. Le paysan, alors, dévisageant toutes ces figures, cherchait le roi ; mais comment le reconnaître ? Eh ! Lui dit Henri, c'est bien simple, le roi seul est couvert, le vois-tu ? Tout de même répondit notre homme, c'est vous ou ben moué, car j'étais seul à avoir core not' chapiau. »

Hélas pour nos érudits, cette même anecdote se raconte également dans plusieurs régions de France.

Si ces deux malheureuses scènes anecdotiques (Meslay et Poiriers) nous démontrent comment on écrivait l'histoire locale au XIX^e siècle, force est de constater que cela va perdurer une bonne partie du XX^e siècle et induire en erreur, encore aujourd'hui, nombre de passionnés d'histoire.

Dernier exemple : À Trôo, au château de la Voûte, où se dressent deux tours rondes des anciennes fortifications ; si l'une d'elles est véritablement un ancien pigeonnier, l'autre, dénommée aujourd'hui « tour Henri IV » passe, en effet, pour avoir accueilli le roi. En l'absence de toutes références historiques sérieuses et confirmées, seule une certaine tradition peut expliquer cette assertion. Faut-il y voir là une réminiscence des événements rapportés en 1576 lorsqu'Henri de Navarre était supposé se promener du côté de Montoire ? Il est toujours permis d'y croire.

Références bibliographiques

- Raoul de Saint-Venant, *Dictionnaire topographique, historique, biographique, généalogique et héraldique du Vendômois et de l'arrondissement de Vendôme*, Blois, Vendôme, 1912-1917, 4 vol., rééd. 1969, 1983.
- Jules de Pétigny, *Histoire archéologique du Vendômois*, Vendôme, Henrion, 1849.
- Abbé Michel Simon, *Histoire de Vendôme et de ses environs*, 3 vol., Vendôme, Henrion, 1834.
- Gaucher de Passac, *Vendôme et le Vendômois*, Vendôme, Morard-Jahyer, 1823.
- Chanoine du Bellay, *Kalendrier historique et chronologique de l'église de Saint-Georges de Vendôme*, manuscrit 328, bibliothèque de la communauté du Pays Vendômois.
- Jean-Claude Cuignet, *L'Itinéraire d'Henri IV, les 20 597 jours de sa vie*, Bizanos, éditions Héraclès, 1997.
- Raymond Ritter, *La sœur d'Henri IV, Catherine de Bourbon, 1539-1604*, Paris, librairie Jean Touzot, 2 vol., 1985.
- Jean-Pierre Babelon, *Henri IV*, Paris, Fayard, 1982.
- Yves Cazaux, *Jeanne d'Albret*, Paris, Albin Michel, 1973.